

Supplément au SOP n° 159, juin 1991

**PROBLEMES DE COOPERATION PASTORALE
ENTRE LES EGLISES D'ORIENT**

Communication du métropolite GEORGES (Khodr),
évêque du Mont-Liban, à la consultation de Syndesmos
sur les modalités d'une action pastorale commune entre
l'Eglise orthodoxe et les Eglises orthodoxes orientales

(Monastère Anba-Bishoï, Egypte, 20-26 mai 1991)

Document 159.A

Dans le processus de la rencontre profonde des Eglises d'Orient, chalcédoniennes et préchalcédoniennes l'on se pose légitimement le problème de la coopération pastorale. Tant que l'union n'est pas consommée au niveau eucharistique, y a-t-il place pour une pastorale commune ? Que pouvons-nous faire ensemble ou que doit entreprendre chacun d'entre nous chez lui à partir des données fondamentales de la Parole de Dieu transmise dans la Tradition, qui nous sont communes. Ce sont deux soucis distincts et j'essaierai de naviguer entre les deux rives de ce même fleuve.

Une même vision pastorale gouverne toute l'Orthodoxie, quelques divergentes que soient les données sociologiques ou psychologiques des pays auxquels nous appartenons. C'est que la pastorale, avant d'émerger d'un milieu ou d'une culture, est avant tout une affaire de théologie. La vision commune que nous avons du Dieu trinitaire et de l'œuvre du Saint-Esprit détermine l'agir. Car il n'y a pas de théologie dogmatique fondée sur nos Pères communs et dans notre intelligence de l'Ecriture qui n'engage le ministère et la pastorale des sacrements. Toute théologie est pastorale en ce sens qu'elle se traduit dans le comportement ecclésial. Je prends un exemple dans l'ecclésiologie. Si l'Eglise orthodoxe est perçue comme une Eglise conciliaire, si elle se manifeste dans l'unité de tous ses membres réunis et faits par l'Eucharistie présidée par l'évêque, elle est d'abord une Eglise locale et cette Eglise locale unie dans la foi orthodoxe est totalement catholique.

Cela a pour conséquence que l'évêque mène les ouailles dans sa fonction d'agneau de Dieu. Car si le « grand pasteur de nos âmes » l'est devenu en sa qualité d'agneau de Dieu, s'il est vu par nous sacrificateur parce que victime, l'évêque qui est son icône ne vit sa fonction épiscopale que dans la mesure où il se donne pour les brebis qui lui sont confiées. L'humilité, la douceur du pasteur orthodoxe se présentent certes comme des vertus de tout chrétien. Elles appartiennent chez nous à la structure même du sacerdoce. L'évêque ou le prêtre gouvernent dans la mesure même de leur don de soi. Ils dirigent le troupeau par leur propre mort. « *Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? Paix mes agneaux* ». L'amour constitue le pasteur et le féconde.

Voilà pourquoi le Pseudo-Denys pensait que celui qui a reçu la purification était ordonné diacre et celui à qui l'illumination a été donnée était ordonné presbytre et que l'homme qui avait atteint la déification était sacré évêque. Je sais que cela n'est pas très fréquent, que la liberté intérieure est rarissime. Mais c'est du moins la vision. Et cette vision constitue le type du prêtre oriental. Tout prêtre est, de quelque manière, moine fût-il marié. Nous ne connaissons, en Orient, que l'ascèse et la mystique des moines. C'est le maximalisme évangélique qui fait le chrétien. Nous ne connaissons tous que l'épreuve du désert. Voilà pourquoi nous n'usons pas de la catégorie du pouvoir, qui est une catégorie juridique et que seul le monde politique connaît. Le prêtre ne détient un pouvoir sur personne car le pouvoir est coercitif. Il n'a pas la *potestas* mais l'*auctoritas*, l'*exousia*, c'est-à-dire la puissance de l'Esprit Saint. Il y a une puissance des charismes. L'autorité émane de la puissance de l'Esprit. Il n'y a pas dans l'Eglise une fonction qui ne soit donnée par l'Esprit.

Il est vrai que le prêtre est ministre de la Parole, celle qu'il étudie dans l'exégèse mais aussi celle qu'il reçoit dans le souffle de l'Esprit. Mû par l'Esprit, le prêtre célèbre les mystères divins qui sont l'épiphanie de l'Esprit. C'est le même Esprit qui est donné par la prédication et

les sacrements. La Parole est sacrement, chair du Fils de l'Homme et le sacrement est lui-même une forme de la Parole. L'Eglise est le lieu de l'Esprit parce qu'elle est rassemblée par la Parole, baptisée par la grâce et formée et transformée par l'Eucharistie, et à cause de tout cela ensemble elle demeure dans l'orthodoxie de la foi.

Une coexistence liturgique possible

Il est vrai que la réalité sociologique du monde orthodoxe est souvent loin de cette vision. Il est vrai que beaucoup de pasteurs n'ont pas acquis les connaissances théologiques suffisantes qui leur permettent d'enseigner selon les normes de la Tradition. Mais il est également vrai que l'expérience véritable de la liturgie les ouvre à l'Esprit Saint et leur permet de conduire les âmes. Voilà pourquoi sur ce plan, il y a une collaboration possible entre nos deux familles d'Eglises. Des études communes peuvent être entreprises ensemble. Je prendrais, par exemple, le patriarcat d'Antioche où Syriens et Grecs-orthodoxes vivent ensemble comme arabophones et pratiquent deux liturgies différentes. Il est permis de rêver d'un même institut de théologie où les deux traditions seraient enseignées, de telle manière que les futurs prêtres puissent également célébrer les deux rites syro-antiochien et byzantin. Après une certaine période de formation, les deux communautés pourraient fusionner au niveau épiscopal. L'évêque serait aidé de prêtres appartenant à deux rites différents. Lui-même pourrait célébrer selon ces deux rites. C'est l'erreur uniate qui a donné naissance à l'idée de l'appartenance de tout catholique à un rite. Chez nous on s'intègre à la liturgie de l'église où l'on se rend.

Rien ne s'opposerait à l'existence d'un même synode. Ce synode veillerait à l'enrichissement mutuel des deux traditions de telle sorte que les fidèles puissent hériter de ce que leurs pères ont généralement ignoré depuis quinze siècles. Ainsi par exemple, non seulement l'usage de l'icône continuera à être pratiqué, mais la théologie de l'icône sera cultivée. Ainsi on observera le développement hymnographique considérable de l'Orient syrien, sa manière de penser sémitique, sa connaturalité avec la Bible. Ainsi apprendra-t-on que les peuples riches et les peuples pauvres boivent à la même coupe et que le partage des biens de ce monde doit traduire dans la réalité du monde la communion au même pain. Une chose est de savoir l'existence des démunis, une autre serait de les inviter à la même table de communion.

Dans l'enrichissement commun une certaine relativité des choses formera l'acquis de l'esprit. Il faut fréquenter les autres chrétiens pour constater que toutes les formes liturgiques ne sont pas d'une égalité absolue, qu'elles sont les fruits de l'histoire. Si toute « *la splendeur de la fille du Roi* » est manifeste dans la liturgie impériale de Byzance, un style plus populaire semble dominer ailleurs.

Conscience ecclésiale et sentiment national

C'est par ce biais peut-être que nous apprendrons que la conscience ecclésiale doit être libre du sentiment national. Nous avons repoussé le mélange de ces deux sentiments. Cela est exprimé chez nous par la condamnation du phylétisme. On mélange des souvenirs historiques malheureux ou des victoires, à la conscience ecclésiale. L'on croit que telle ethnie dans la même communion de l'Orthodoxie est supérieure à une autre. On entretient des préjugés raciaux. En vérité, la grande liberté s'acquiert par une distance à l'égard de l'histoire et de la culture. Il n'y a pas de culture privilégiée sur le plan historique. Si le christianisme s'est servi de la philosophie grecque pour se présenter dans le milieu hellénistique, il devra emprunter les concepts et la sensibilité arabes dans les pays de l'Islam. Cela exigerait une révision de tel ou tel texte liturgique, de telle ou telle coutume. Autrement la Parole éternelle serait trahie. Une Eglise

locale constitue la nation sainte appelée à la rencontre parousiaque et sa demeure est dans les cieux. Elle n'est pas un instrument de l'Etat. Elle peut, sur certains plans, pratiquer un ministère de substitution dans les pays du Tiers Monde. Une Eglise entretient le courage mais non la violence. Elle ne saurait prêcher une guerre patriotique tout en en assumant les misères. Le Royaume déchire les Etats et dépasse la destinée précaire des nations.

Si certains peuples orthodoxes sont coextensifs à leur Eglise, comme les Russes, les Arméniens, les Grecs, ils n'en est pas de même ailleurs. Les orthodoxes sont souvent minoritaires. Ils le sont en Finlande, en Europe de l'Ouest, dans l'Europe centrale et au Proche-Orient. Ceux-là ont reçu la grâce particulière de ne jamais identifier l'Eglise avec la nation. Ils sont plus libres à l'égard du temporel. Ils se sentent pèlerins. La grandeur d'une nation faite de victoires, de richesses et de science n'est rien aux yeux de Dieu. Les peuples humiliés et offensés sont aimés de Dieu dans leur pauvreté culturelle et leur solitude historique. S'ils sont accueillis dans l'amour, si les grands leur disent qu'ils sont indispensables, l'unité retrouvée aura une puissance de sanctification pour tous.

L'Orthodoxie a besoin de se ressourcer intellectuellement

Peut-être les petits apprendront-ils au contact des grands un plus grand sérieux théologique, l'importance considérable, non seulement de l'ordre et de la culture humaine, mais du renouveau théologique constant qui leur permettra de vérifier, aux sources mêmes de la foi, leur catéchèse habituelle et la vérité de telle ou telle pratique liturgique. C'est toute l'Orthodoxie qui a besoin de se ressourcer intellectuellement afin d'éviter les lieux communs d'un enseignement habituel puisé dans des livres scolaires du siècle dernier ou du siècle actuel et qui sont en réalité empruntés à la théologie occidentale. Depuis le 12^e siècle, le monde orthodoxe se nourrit de la scolastique occidentale ou des ouvrages des Réformateurs. Cela a éminemment influencé notre conception de l'Eglise, de la fonction patriarcale, notre pratique des sacrements. Il y a des relents de papisme évidents chez nous. Le patriarche est tenté de devenir un pape régional, de supprimer la réalité du synode, de considérer les évêques comme ses lieutenants, en prenant des décisions extra-synodales et qui intéressent les diocèses dans leur ensemble. Il n'est pas un point de théologie, si nous l'empruntons à l'Occident, qui ne soit traduisible par telle ou telle déformation spirituelle.

Cela nous amène d'abord à deux aspects du ministère absolument indispensables : l'homilétique et les veillées de prière. Il y a, je le crois, trois aspects pastoraux dans le service de la Parole : le sermon, la didascalie et la mystagogie. Le même prêtre met l'accent sur l'enseignement doctrinal, il est didascale. Il expose la doctrine dans un cycle de leçons surtout pendant les offices du carême. C'est une simple catéchèse développée pour adultes. La mystagogie, c'est-à-dire l'explication des sacrements, devrait être donnée avant la célébration du sacrement même. Il ne faut jamais supposer les fidèles entièrement formés. Quel est le sens des cérémonies et comment s'articulent leurs divers éléments ? Quant au sermon prêché pendant la liturgie eucharistique ou les autres offices, il ne sera pas exclusivement fondé sur l'exégèse biblique mais également sur les fêtes qui sont de quelque importance. Il ne s'agit pas de réciter la vie du saint ou de donner une interprétation des textes liturgiques. Mais tous ces éléments doivent être intégrés au texte biblique. C'est la totalité de notre foi qui est exposée et toujours en usant de théologie et non seulement de morale.

La manducation de la Parole

Quelques précaires que soient les conditions de la vie orthodoxe, il est intolérable que la conscience orthodoxe agrée facilement ici ou là des prêtres qui ne sont nullement doués du don de la parole. Du fait que Dieu a parlé dans un livre qui commence par la Genèse et finit par l'Apocalypse, sa volonté est que ce livre soit scruté durant toute notre existence terrestre et que nous usions de tous ouvrages pour le comprendre et l'interpréter puisque nous croyons que nous y trouvons la vie éternelle.

Or le domaine de la liturgie s'avère nettement insuffisant pour connaître toutes les paroles de la vie éternelle. Il y a une manducation de la Parole qui est possible dans la lecture privée mais qui l'est aussi dans le partage, dans les veillées centrées sur la Parole. On peut penser entre autres à des formes de vigile quelque peu différentes des vigiles liturgiques, à des lectures entrecoupées de prières et de chants, qui se pratiqueraient chaque semaine. Elles remplaceraient utilement les visites que fait le prêtre à des familles, où il débite souvent des banalités.

Je suis persuadé que les Eglises d'Orient devraient, comme elles l'étaient au premier millénaire, devenir des communautés bibliques dans lesquelles l'Ecriture est aussi vivante que la liturgie. Nous avons créé, par paresse, des ghettos liturgiques, pour fuir le monde, pour nous délecter d'une fascinante hymnographie et vivre une très grande esthétique. Or la liturgie se veut elle-même actualisation de la Parole. Elle en fut l'interprétation en fonction de la période des conciles. Les soucis polémiques ne lui sont pas étrangers. Nous ne sommes plus, à l'heure actuelle, dans une défensive contre les sectes. Il est d'autres formes d'erreurs que les hérésies anciennes. Le syncrétisme, le gnosticisme, le néo-positivisme, le spiritisme constituent autant de déformations contre lesquelles la liturgie ne dit rien. Une pastorale n'est pas possible sans une liturgie renouvelée que composera la communauté priante actuelle.

Ce renouveau n'est réalisable que dans une fidélité profonde à l'Ecriture et à l'esprit des Pères. Là aussi nous cherchons à les commenter, tâche louable et indispensable. Mais l'important est d'adopter leur méthode, de penser non pas comme eux mais à leur manière, en prenant la Parole de Dieu dans sa diversité, sa richesse, pour affronter l'homme tel qu'il est et lui transmettre la vie divine. C'est dans cet effort que s'établit la véritable continuité avec les Pères. Dans l'entretien avec la Samaritaine, le Seigneur parle des « *eaux vives* » qui jaillissent de celui qui croit en Lui comme si le disciple de Jésus devenait lui-même source d'éternité.

Mais toute la réflexion centrée sur la Parole et l'économie des sacrements reste fortement insuffisante si elle ne débouche pas, comme le dit Chrysostome, sur le sacrement du frère. Vous vous souvenez que la mission reçue des Apôtres par Paul contenait, à côté de son obligation de prêcher l'Evangile, celle de la collecte pour les chrétiens de Jérusalem. Aimer le pauvre en luttant et en lui apprenant à lutter contre sa pauvreté fait partie intégrante de l'Evangile de Jésus-Christ. L'Eglise est un témoignage d'amour pour ceux qui souffrent, pour les deshérités. Nous prenons systématiquement parti pour les pauvres. Ainsi l'Eglise apparaît-elle comme un triptyque formé de ces trois icônes : la liturgie, l'Ecriture et l'amour des pauvres.

Il est vrai que le prêtre n'est pas et ne doit pas être comme l'un des Sept que firent élire les Apôtres à Jérusalem pour vaquer au service des tables. Mais il est de son ministère de pourvoir avec les fidèles aux besoins des frères. Celui que nous délaissons se sent mal aimé. Il s'expose ainsi à devenir facilement la pâture des loups.

Collaboration interorthodoxe

Là se pose un ensemble de problèmes relatifs à notre collaboration. Je crois que les veillées bibliques peuvent rassembler les orthodoxes chalcédoniens et non-chalcédoniens, éventuellement les catholiques qui acceptent notre référence aux Pères et à la liturgie. La théologie biblique n'est plus à l'heure actuelle une connaissance confessionnelle. La ligne de démarcation ou les divergences ne passent pas ici entre les confessions mais le débat est engagé au sujet de la méthode critique moderne. Si une certaine prudence s'impose dans l'usage que l'on fait de la critique, elle s'impose fondamentalement, mais dans la fidélité à la Tradition indivise. Il s'agit de distinguer ce qui est fait historique et ce qui ne l'est pas. Il faut chercher le sens historique fondamental, étudier l'influence des cultures antiques sur le texte sacré. On ne s'improvise pas commentateur par le simple fait de la piété personnelle. L'Orthodoxie est encore loin de l'articulation du sens historique aux positions des Pères.

Dans cet œcuménisme oriental l'on doit chercher ce que l'on peut faire en commun sur le plan caritatif. Je crois que l'on peut se mettre au service de tous les pauvres indépendamment de leurs confessions ou religions. Je propose que l'on puisse déjà, avant l'union consommée entre nous, prendre des parrains d'une autre Eglise orientale si besoin est, et, dans l'impossibilité matérielle de trouver un prêtre de notre confession pour célébrer un mariage ou des funérailles, le choisir parmi les pasteurs des autres Eglises orientales en voie de communion.

Nos relations avec les catholiques

Dans ce contexte se pose le problème œcuménique. On sent depuis Vatican II que les fidèles catholiques ici et là, certainement au Proche-Orient, deviennent de plus en plus indifférents au dogme et donc aux divergences dogmatiques. L'unité qu'ils prônent est verbale, rhétorique, ils parlent beaucoup d'unité et cherchent à communier dans nos églises. Toute fermeté de la part des Eglises orthodoxes est considérée comme du fanatisme. Dans leurs établissements scolaires, un comportement de terrorisme moral à l'égard des élèves orthodoxes est évident.

Par ailleurs, les épreuves que subissent les orthodoxes de la part des catholiques en Europe orientale montrent que le projet uniaste continue et que certains milieux élevés du Vatican ne cessent de croire à l'uniatisme comme à l'une des formes possibles de l'unité, sinon la forme idéale.

Je crois que, malgré ces écueils, nous devrions garder des contacts avec les catholiques et les protestants sur le plan local, dans l'espérance et la sagesse en même temps, dans la liberté des enfants de Dieu mais dans la conscience aussi de l'intégrité de la foi. Le refus du prosélytisme ne convainc pas encore tout le monde. Nous devons y tenir comme à l'un des fondements de notre dialogue, nous devons affronter le problème de la manipulation de nos enfants dans les écoles non-orthodoxes ainsi que le problème inextricable des mariages mixtes. Il ne saurait être résolu d'une manière purement juridique. Si le mariage est lié intimement dans l'Eglise ancienne à l'Eucharistie, s'il en dérive, comment, en dehors de l'union eucharistique, envisager l'union de deux époux ? Le mariage mixte est-il pensable théologiquement ? On ne résoud pas mécaniquement ce problème. Car l'amour humain ne connaît pas les frontières établies entre les Eglises. Il est là. Au nom de quoi l'exclure systématiquement ? N'est-il pas déjà, dans sa pureté, présence du Christ ? Je ne fais que poser le problème devant la conscience ecclésiale.

Le monothéisme non-chrétien

Un des défis permanents dans la vie des chrétiens d'Orient — et j'entends par là tout l'espace habité par les orthodoxes — est celui de la présence des religions. Partout en Europe occidentale comme dans l'Europe orientale aussi bien qu'au Proche-Orient, nous vivons avec les musulmans, les juifs, les hindouistes, les bouddhistes, les shintoïstes, les animistes d'Afrique et d'autres. Le problème du témoignage s'impose de lui-même si l'Eglise veut échapper à la tentation de la synagogue, si elle ne veut pas uniquement vivre à l'intérieur de ses propres murailles mais manifester le Christ. En dehors des missions russes qui ont entrepris une action glorieuse, ou de la mission actuelle en Afrique orientale, l'ensemble du monde orthodoxe à travers l'histoire a témoigné de l'Evangile dans la prière et la douceur évangélique, soit que la mission concrète ait été inconcevable, soit que les orthodoxes aient senti l'imperméabilité des autres. Mais une autre hypothèse demeure et à laquelle je me rallie. C'est que les religions, même l'hindouiste, ont été vues comme des monothéismes sur lesquels repose la complaisance de Dieu. Ce monothéisme non-chrétien constitue peut-être une économie divine que nous respectons. Et la réconciliation des hommes en Christ se fera à la fin de l'histoire.

Mais les orthodoxes ne peuvent pas ignorer indéfiniment cette présence ou la comprendre de quelque manière dans ce qu'on est convenu d'appeler une théologie des religions, même si elles y sont souvent réfractaires, ou bien les condamnons-nous a priori sinon comme sataniques, du moins comme sans signification spirituelle ?

Ma tristesse vient du fait que non seulement les catholiques, mais même les protestants cheminent dans la connaissance, sinon dans une certaine reconnaissance des religions beaucoup plus loin que la plupart des orthodoxes. La plupart de nos théologiens sont réfractaires sur ce point et semblent très éloignés d'une approche au moins irénique. J'ai nettement l'impression que les orthodoxes sont très peu doués pour le dialogue, fût-il avec l'Occident chrétien. Pourtant la pensée patristique est sensible à la présence du Verbe dans le monde avant l'Incarnation et affirme que l'Incarnation n'épuise pas la présence du Logos. Les Pères alexandrins étaient sensibles au caractère divin de la philosophie grecque. Elle était pour eux une alliance entre Dieu et le monde. Or Dieu sait combien, sur des points importants, nous sommes différents. Pendant une longue période de l'histoire Platon et Plotin étaient nos pires adversaires.

Pour ne prendre que le domaine de l'Islam, je ne puis être indifférent à la signification hautement spirituelle de sections entières du Coran et de l'ensemble de la tradition soufie. Tout cela est-il une réflexion strictement humaine parce qu'en dehors de la matérialité de la lettre biblique ? Si vous connaissez véritablement la mystique juive ou la mystique musulmane, pouvez-vous affirmer que l'Esprit Saint en soit radicalement exclu ?

Il ne nous appartient pas de connaître des voies qu'emprunte l'Esprit en dehors des murs historiques de l'Eglise. Celle-ci est-elle une citadelle ou une source vive qui coule et suscite des oasis à travers le désert de l'histoire ? Il est possible de concevoir une convivialité avec les adeptes des autres religions basée uniquement sur notre amour pour eux. Mais l'amour exige aussi la justice de l'esprit. Affirmer la vérité du Christ n'entraîne pas nécessairement l'affirmation de l'universalité de l'erreur de toute pensée religieuse en dehors du christianisme historique.

Loin de moi la pensée de vous entraîner vers le relativisme ou le syncrétisme religieux. L'Evangile demeure la révélation totale tel qu'il est compris par la foi de Nicée. Mais imposerez-vous au Seigneur de demeurer exclusivement là où vous le désirez ? Selon votre réponse vous aurez deux comportements pastoraux différents, deux visions différentes de la face du Seigneur. Là aussi la théologie s'inscrit d'une manière concrète dans notre vie quotidienne.

Notre relation à la culture

Et c'est dans la fidélité théologique, dans l'obéissance de la foi que se pose, à la fois sur le plan doctrinal et sur le plan pastoral, le problème de notre relation à la culture. Le message de l'Evangile a une dimension cosmique et se transmet aussi en dehors des murs de l'Eglise dans les termes du milieu culturel où vivent les chrétiens. Déjà la parole biblique ainsi que la liturgie sont expression humaine et s'il est impossible d'aborder la Parole de Dieu en dehors du milieu palestinien et du milieu gréco-romain, il n'est pas concevable de dire la Parole de Dieu aujourd'hui en ne tenant pas compte du milieu ambiant qui est appelé à la recevoir.

Ainsi, il y aura une manière européenne ou occidentale, une manière arabe ou une manière africaine de dire l'Orthodoxie : l'Evangile est toujours inculturé, incarné dans le savoir et les traditions d'un peuple. Il doit toucher l'âme d'un peuple. Le contenu divin s'habille pour se manifester concrètement. Et personne n'est inculte totalement. Il y a toujours un préalable mental. Voilà pourquoi le littéralisme biblique ou le rigorisme liturgique qui ne font aucun cas des auditeurs pèchent par infidélité à l'Evangile.

C'est la raison pour laquelle un apôtre sérieux cherchera des formes d'expression nouvelle. Il doit connaître la littérature, la philosophie, la sociologie, les sciences du peuple auquel il s'adresse. Notre sensibilité à l'événement, aux profondeurs psychologiques de notre nation ou de notre continent nous dicte la forme à donner au message. Cela pourrait avoir des répercussions sur la vie liturgique elle-même. Si les formes verbales, les gestes de la célébration sont le produit du premier millénaire, sont-ils absolument inentamables ? Passent-ils aisément à l'homme sécularisé du vingtième siècle ou faut-il absolument qu'ils gardent leur aspect archaïque et, de ce fait, devons-nous inévitablement initier l'homme moderne à une réalité d'ordre archéologique ?

Comprenez-moi bien. Il ne s'agit pas d'aggiornamento, encore moins de nous conformer à l'esprit de ce siècle ou d'affaiblir la Grande Tradition qui nous a sauvés durant des siècles. Je n'ignore pas que les écueils nous guettent. Une simplification à outrance ou une réduction de la richesse spirituelle ne tentent pas l'Eglise orthodoxe. Mais un danger aussi grave ne consiste-t-il pas dans la simple répétition des formes ? Les mêmes mots dits à travers toute l'histoire humaine nous sauvent-ils vraiment ? Je n'insiste pas systématiquement sur la nouveauté. Mon seul souci est que Dieu communique aujourd'hui avec les hommes tels qu'ils sont.

Sommes-nous en train de sauver le divin en l'homme, l'Evangile éternel en nous adressant à lui en grec classique, en slavon, en syriaque, en copte, en arménien classique, langues complètement inintelligibles pour la masse des croyants ? Sur ce plan dire que les orthodoxes se distinguent des Latins avant Vatican II est un pieux mensonge dans la plupart de nos pays. L'Eglise est-elle le gardien d'un patrimoine national ? La réflexion de l'apôtre Paul ne reste-t-elle pas pertinente quand parlant des langues il dit : *« si tu ne bénis qu'en esprit, comment celui qui a rang de non-initié répondra-t-il "Amen" à tes actions de grâce, puisqu'il ne*

culture et l'histoire des hommes. Car le sacrement est en même temps présence du Christ et ouverture au cosmos. L'Eucharistie est célébrée sur l'autel de l'univers. Elle est réception de l'Esprit et lumière dans le monde.

Je suis loin d'avoir épuisé toutes les questions que la vie pastorale nous pose. La réflexion humaine reste insuffisante pour les résoudre. Nous vivons dans l'espérance d'une nouvelle Pentecôte qui nous dévoilera plus sensiblement le Visage de Jésus.

(Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)